

IDEE DE SCIENCE POLITIQUE ET SA RELATION AVEC LES SCIENCES DE LA NATURE CHEZ T. HOBBS

Adamou Dilwani,

*Maitre-Assistant du CAMES, Département de philosophie,
Culture et communication ; Université de Zinder.*

dilwaniadamou@yahoo.fr/ dilwaniadamou@gmail.com

Ahmed Lamine,

*Assistant, Département de philosophie, Culture et Communication ;
Université de Zinder*

lamineleykedjr@yahoo.fr

Résumé

Des penseurs comme Peter Winch¹ Ludwig Wittgenstein², Baudouin Dupret et Jean-Noël Ferrière³ ont rejeté le Hobbisme sous prétexte que la méthode physico-mathématique est inappropriée à l'étude des phénomènes humains et sociaux.

Mais une relecture de l'œuvre du philosophe nous amène à penser qu'ils ont peut-être mal compris la philosophie politique de Hobbes. Il ne s'agit pas pour Hobbes de créer une science des faits. Hobbes ne prétend pas faire de la politique une science au même titre que la physique. En réalité Hobbes voulait fonder une science politique coupée des réalités historiques et de leurs transformations. D'ailleurs l'inspiration philosophique de Hobbes ne prend pas racine dans les faits mais dans sa découverte de la géométrie et, donc une science des faits, fondée sur l'expérience l'intéresse moins. Seule la démonstration est capable, chez lui, de fonder une connaissance véritablement scientifique.

Notre article se propose de montrer que dans la perspective Hobbesienne, contrairement à celle des sciences sociales expérimentales ou aux sciences de la nature, l'on n'a pas besoin de l'expérience pour fonder une science politique. La science est avant tout démonstration, elle n'a donc pas besoin de faits pour être.

Mots clés : *Démonstration, expérience, sciences mathématiques, science politique, science de la nature*

¹ WINCH Peter, 2009, *L'idée d'une science sociale et sa relation à la philosophie*, Paris, Nrf-Gallimard

² WITTGENSTEIN Ludwig, 1961, *Investigations philosophiques*, Paris, Gallimard

³ DUPRET Baudouin, FERRIE Jean-Noël, 2010, « L'idée d'une science sociale et sa relation à la science politique », in Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Revue française de science politique » Vol. 60 | pages 1159 à 1172

Abstract

Thinkers like Peter Winch, Ludwig Wittgenstein, Baudouin Dupret and Jean-Noël Ferrière rejected Hobbesism on the pretext that the physico-mathematical method is inappropriate for the study of human and social phenomena.

But a re-reading of the philosopher's work leads us to think that they may have misunderstood Hobbes's political philosophy. It is not for Hobbes to create a science of facts. Hobbes does not claim to make politics a science just like physics. In reality Hobbes wanted to found a political science cut off from historical realities and their transformations. Moreover, Hobbes's philosophical inspiration does not take root in facts but in his discovery of geometry and, therefore, a science of facts, based on experience, interests him less. Only the demonstration is capable, with him, of founding a truly scientific knowledge.

Our article sets out to show that from the Hobbesian perspective, unlike that of the experimental social sciences or the natural sciences, one does not need experience to found a political science. Science is above all demonstration, so it doesn't need facts to be.

Keywords : *Demonstration, experiment, mathematical sciences, political science, natural science*

Introduction

La philosophie politique de Hobbes est une philosophie de la recherche des conditions de paix. Hobbes rejette toutes les philosophies antérieures comme infructueuses pour n'avoir pas conduit l'homme à son aspiration de paix. Il leur reproche d'avoir construit une société en n'ayant pas une véritable connaissance de l'être humain, c'est-à-dire la matière par laquelle sont faites les cités. Or un édifice dont on ne maîtrise pas les matériaux ne peut donner un bâtiment solide répondant aux attentes de l'ingénieur fabricant. Bref, le problème de ses prédécesseurs est un problème de méthode. Non seulement les sociétés conçues jusque-là ne sont pas le produit de l'homme lui-même mais pire elles ne sont pas bâties scientifiquement à l'image des figures géométriques d'Euclide ou de la science de Galilée.

Hobbes souhaite ainsi élever la philosophie politique au niveau des développements de la pensée moderne pour en faire une science mathématique. Cela l'avait conduit à ne pas différencier strictement science et philosophie. Vouloir placer la philosophie politique au rang de la science mathématique, c'est donc renverser la tradition philosophique héritée d'Aristote qui pensait qu'il est impossible de faire de la politique une science mathématique.

Si donc les Grecs avaient évité de concevoir et construire une société humaine sur une base mathématique, Hobbes manifeste clairement son intention de mettre la société humaine sur la voie des mathématiques. Se faisant, il se veut le fondateur de la science politique nouvelle. Cette science, à la différence des autres sciences politiques précédentes, aura l'avantage de connaître et de maîtriser l'homme. C'est une science infaillible que Hobbes cherche à mettre en place. Dans quelles conditions est-il possible de construire une science politique infaillible ?

Le projet de Hobbes étant de donner à la politique des fondements que la raison ne puisse attaquer, il faut une rigueur de plus absolue. Cette rigueur qu'il recherche, il la retrouve dans la géométrie. Cette dernière est la seule science rigoureuse, à ses yeux. Il faut donc, si l'on veut construire une science politique infaillible, que celle-ci ait la même rigueur que la géométrie d'Euclide. C'est quand la politique est construite sur une rigueur mathématique que l'on peut espérer faire régner la paix chez les hommes. Est-il nécessaire, dans ces conditions, que l'expérience soit un fondement de la science politique ? Quels liens les sciences de la nature peuvent-elles entretenir avec la politique ? Quelles peuvent être les conditions de possibilité d'une science politique ?

Nous allons, dans un premier temps, montrer que de la seule l'expérience, il est impossible, chez Hobbes, de fonder une science rigoureuse, par conséquent l'expérience à elle seule ne suffit pas à faire de la politique une science rigoureuse. Dans un deuxième temps, il s'agit également de montrer les liens qui peuvent exister entre la science politique et les sciences de la nature. Et, enfin, nous allons montrer, dans un troisième temps, les possibilités, pour Hobbes, de fonder une science politique rigoureuse.

1. Refus d'une science fondée essentiellement sur l'expérience

Hobbes n'a jamais cessé d'affirmer sa volonté de donner à la politique des fondements solides que la raison ne puisse attaquer et cela dès l'Épître dédicatoire au *Traité de la Nature Humaine*. Dès cet Épître, Hobbes expose son projet : il s'agit de construire une science politique qui, à l'image des mathématiques, ne donnerait « aucun lieu aux contestations » (Hobbes, 2002, p. 10), et serait présentée selon « un ordre méthodique » (Hobbes,

2002, p. 10). L'unique moyen de construire cette « véritable sciences » (Hobbes, 2002, p.10), régie par les

« Règles infaillibles de la raison » (Hobbes, 2002, p. 10) est de « commencer par établir des principes que la passion ne puisse attaquer, d'élever par degrés sur ces fondements solides et de rendre inébranlables des vérités puisées dans les lois de nature » (Hobbes, 2002, p. 10).

Mais son projet de constituer une véritable science de la politique n'a pas manqué de susciter de nombreuses critiques. Pour certains, il est impossible de faire de la politique une science au même titre que les sciences physiques et astronomiques.

Ainsi, pour W. Dilthey, par exemple, en voulant fonder scientifiquement l'étude de la société et de l'histoire, s'appuie sur « la psychologie qui permet l'évaluation et la comparaison en tant qu'analyse des liaisons présentes à la conscience » (J.-M. Berthelot, 2012, pp. 385-386). En effet, en posant, « nous expliquons la nature, nous comprenons la vie psychique » (J.-M. Berthelot, 2012, p. 385), Dilthey rejette le modèle hobbesien du mécanisme parce que Dilthey voulait dire « les faits dont s'occupent les sciences de l'esprit ont pour principale caractéristique d'être signifiants et qu'ils appellent une compréhension susceptible d'en délivrer le sens » (J.-M. Berthelot, 2012, p. 385). Cette critique invite le chercheur en science sociale à une compréhension par participation directe et sympathie à la vie psychique d'autrui. Elle montre que les forces réelles sont les individus, que les systèmes que composent le droit, l'économie, la science, etc., ne sont pas des entités autonomes et supra-personnelles : tous ont une fonction pour l'individu qui les porte et les « forme » (J.-M. Berthelot, 2012, pp. 385-386), tous se trouvent dans un rapport de mutuelle dépendance.

En outre, la physique, étant devenue l'archétype que copie sa philosophie, Hobbes forme le projet de faire de la politique une science exacte et objective. Pour lui, l'objectivité est la seule voie permettant d'atteindre la maîtrise de l'homme, cette maîtrise que la physique a réalisée dans son domaine. Et la maîtrise que toutes ces sciences s'efforcent d'obtenir est le contrôle de nos conduites, de sorte que nous puissions mettre en place des lois capables de faire régner la paix une fois pour toute dans le monde.

Mais peut-on assimiler l'homme à un objet, tel que celui de la science, car la science de Hobbes ne peut avoir une maîtrise de l'homme qu'à la condition que celui-ci soit considéré comme une chose, un objet ? Or, un objet, on le sait, est, par nature, passif, il n'a ni intention ni intérêt à défendre. Tandis que l'homme est un sujet actif. Un sujet actif est un sujet qui a une certaine liberté d'agir, alors qu'un objet passif subit l'action. De ce point de vue, il est inconcevable d'appliquer des méthodes des sciences de la nature à l'homme, dans la mesure où il revient à l'« objectiver », à le « chosifier », à le « réifier ». L'homme, comme l'avait décrit Husserl (1913, p. 111), à la différence des autres êtres, n'est pas un objet mais un sujet. En tant qu'élément actif, l'homme ne peut qu'être compris, alors qu'un élément passif peut être décrit.

Mais adresser de telles critiques au système de Hobbes c'est le mal comprendre. Hobbes n'a pas la prétention de faire de la politique une science au même titre que la physique. Il s'agit plutôt pour lui de montrer les limites des sciences physiques relativement à la science politique. Il rejette l'expérience comme insuffisante à fonder une science véritable. En effet, Hobbes distingue deux types de connaissances : l'expérience qui permet la connaissance historique, celle des faits, qui recourt à la sensation et à la mémoire ; et celle des conséquences, qui recourt au savoir déductif. C'est cette dernière qui nous rend possible la constitution d'un véritable savoir scientifique ou philosophique. L'histoire, entendez l'expérience chez Hobbes, représente, pour lui, le catalogue des faits, à travers le temps ; et la philosophie, la somme des démonstrations des conséquences. L'expérience ne peut, pour lui, tenir lieu d'une science qui résiste au temps et à l'espace. Elle ne peut par conséquent fonder une science. L'expérience se traduit ainsi :

« Quand un homme a été accoutumé à voir les mêmes causes suivies des mêmes effets, lorsqu'il voit arriver les mêmes choses qu'il a vues auparavant, il s'attend aux mêmes conséquences. Par exemple, un homme qui a vu souvent des offenses suivies de châtement, lorsqu'il voit commettre une offense actuellement il s'imagine qu'elle sera punie. » (Hobbes, 2002, p. 24).

Ce n'est donc pas parce que je suis accoutumé à voir les choses se répéter que j'imagine qu'elles vont se produire à chaque fois que les conditions se réunissent. Mais cette présomption du passé sur le futur est faillible. L'on

n'a aucune certitude, parce qu'il a vu les choses se répéter plusieurs fois, que la même chose va se reproduire. Cela ne vous autorise guère à conclure avec certitude que la chose se produira. Même si cela s'est produit 99 fois sur 100, il n'y a pas lieu de tirer la conclusion qu'inévitablement la chose se produira. Donc, s'il y a une seule fois sur 100 que la chose ne soit pas produite, nous n'avons pas le droit de conclure à une certitude. Mais à une probabilité. Or ce que cherche Hobbes ce sont des vérités infaillibles. Cette attitude de se référer au passé pour lire le futur, Hobbes la nomme « expérience ». De l'expérience, il n'y a pas de certitude pour Hobbes. En cela le projet politique de Hobbes est par définition un refus de l'empirisme qui caractérisent les sciences physiques et les sciences sociales.

Mais comme cette sorte de connaissance ne parvient pas à la certitude absolue, la probabilité n'atteint donc pas la dignité d'une science pour laquelle la vérité démonstrative serait requise. Même quand on a l'expérience de la succession du jour et de la nuit sans interruption, on ne peut pas conclure qu'ils se sont suivis éternellement. La différence entre probabilité et science paraît donc grande chez Hobbes.

Ce qui intéresse en réalité Hobbes, c'est de découvrir les règles nécessaires à respecter permettant l'établissement d'une véritable science et un Etat civil. Mais la découverte de ces règles, de ces lois, ne doit plus désormais se faire de la pratique, de l'expérience, pour chercher par la suite à fonder une théorie comme le fait Montesquieu.

Contrairement à la démarche de Montesquieu (2013, p. 69) qui voulait que l'on parte de l'observation des faits et de dégager des lois à partir des modifications et des altérations qu'avaient subi ces faits, et donc de construire une théorie à partir des faits, pour Hobbes il s'agit plutôt d'aller de l'inverse, c'est-à-dire de tirer la pratique de la théorie. C'est dire que, même si le propos de Hobbes est de réfléchir sur la société, il faut savoir que les caractères particuliers de telle ou telle société prise à telle ou telle autre période ne l'intéressent pas fondamentalement. C'est plutôt une réflexion abstraite qu'il mène sur la société et ses lois, comme il le dit lui-même : « je ne parle pas des hommes, mais, dans l'abstrait, du siège du pouvoir, comme ces simples et impartiales créatures » (Hobbes, 1999, p. 2). Donc à la différence de Montesquieu, Hobbes ne se donne pas pour objet de réfléchir sur les lois des peuples, c'est-à-dire sur la totalité des faits concrets. Ce que cherche Hobbes c'est d'atteindre à travers les

essences « la vérité à priori de tous les faits possibles » (https://extra.u-picardie.fr/outilscurapp/medias/resvues/7/picard_al.pdf, p. 49). Ce n'est donc pas de l'observation des faits ou de la connaissance des situations réelles qu'il faut partir afin de dégager des lois mais plutôt, la bonne méthode veut que l'on analyse l'essence de la société. Une telle démarche nous autorise à penser que c'est à un modèle idéal et abstrait que conduiront les recherches de Hobbes. Pour ce faire, Hobbes propose que cette découverte soit faite sur le modèle de la déduction mathématique. Ces lois qui « ne sont en effet que des conclusions ou des théorèmes concernant ce qui favorise la conservation et la défense des hommes » (T. Hobbes, 1999, p. 160) doivent nous être déduites d'une démonstration rigoureuse dont les mathématiques en sont la référence.

Hobbes n'entend donc pas découvrir les lois qui règlent le mécanisme social à partir d'un ensemble de faits sociaux. Il veut construire une théorie politique plutôt à partir de l'analyse des passions humaines. Partant de cette analyse, Hobbes attire notre attention : on peut avoir, d'après lui, deux attitudes face à la réalité et ce sont ces attitudes-là qui fondent la science. Il faut donc faire la part entre la vraie science et celle qui ne l'est pas. L'une pourrait être qualifiée d'empirisme strict : la prudence, qui n'est que la conjecture d'après l'expérience. Cette sorte de science ne permet pas selon Hobbes d'accéder à un véritable savoir. La prudence comme savoir pratique, limité et faillible s'oppose chez Hobbes à la science qui est une connaissance inattaquable. Le chapitre III du *Léviathan* traite de la question de prudence :

« il arrive qu'on désire connaître (c'est-à-dire anticiper) le résultat d'une action : on pense alors à quelque action semblable du passé, et, l'un après l'autre, aux résultats de celle-ci, en supposant que des résultats semblables suivront des actions semblables... Cette espèce de pensées est appelée vue anticipée, prudence, prescience, et quelquefois sagesse, quoiqu'une telle conjecture soit fort trompeuse, parce qu'il est difficile de prendre garde à toutes les circonstances » (T. Hobbes, 1999, pp. 23-24).

C'est une conjecture reposant sur une analogie entre les résultats d'une action jugée semblable, conjecture fort trompeuse à cause de la difficulté de considérer toutes les circonstances, c'est-à-dire tout ce qui fait qu'une des actions ou des conséquences est ou n'est pas semblable ou identique à une autre.

L'autre, la véritable science qui « ne donne aucun lieu à la contestation » (Hobbes, 2002, p. 10), tout en partant de l'expérience sensible, permet d'accéder à la connaissance des liaisons nécessaires. Si une science politique est possible, elle devra donc prendre appui sur la dernière. C'est à cette condition qu'elle peut être certaine et nécessaire.

L'on peut accéder à cette connaissance des liaisons, d'autant que, l'homme à la différence des bêtes, est capable d'invention grâce à sa capacité de parler. L'homme est capable d'inventer grâce à son langage. Mais ce langage bien qu'il soit arbitraire puisque « c'est un son de la voix de l'homme employé arbitrairement comme une marque destinée à rappeler à son esprit quelque conception relative à l'objet auquel ce nom a été imposé » (Hobbes, 2002, p. 27), c'est pourtant de lui que l'on est capable de science. Il n'est, certes, pas, à lui seul, suffisant selon Hobbes de former une science. Car, le langage peut même induire les hommes en erreur d'autant qu'il ne fournit aucune norme (Hobbes, 2002, pp. 29-30). Le langage n'a, en réalité, de validité que dans la mesure où les noms rappellent la liaison nécessaire qui subsiste entre une conception et une autre. C'est véritablement cette liaison qui permet l'invention de la science.

Pour Hobbes en effet, c'est dans la recherche de la vérité que le langage nous offre la possibilité de la science. Or, la vérité consiste à ordonner correctement les dénominations employées dans les affirmations, elle ne concerne pas une réalité empirique, mais simplement la validité d'une proposition. C'est ainsi qu'on peut dire que la démarche scientifique qui est proprement la recherche de la vérité, n'est constituée que par le langage.

On comprend par-là que la constitution d'une science exige avant tout un respect rigoureux des principes de cohérence du langage. En d'autres termes, il faut s'assurer que les démonstrations peuvent être mises en relations les unes avec les autres, ce qui constitue l'acte propre de la raison. Ce langage doit s'articuler principalement sur le mode de la géométrie euclidienne.

Grâce à la mise en relation des démonstrations, l'homme est capable de penser le futur qui n'est pas encore. La pensée du futur est un acte proprement humain. Seul de tous les êtres, l'homme est capable de penser le futur parce qu'il est capable de science, c'est-à-dire d'ordonner les

choses du passé et de les projeter dans le futur afin de comprendre ce qu'elles peuvent être :

« Nul homme ne peut avoir dans l'esprit la conception de l'avenir, l'avenir étant ce qui n'existe point encore ; c'est de nos conceptions du passé que nous formons le futur, ou plutôt nous donnons au passé relativement le nom de futur. » (Hobbes, 2002, p. 24)

Ainsi, par la science l'homme peut créer une dimension historique en construisant l'avenir de ses propres mains :

« la science est la connaissance des conséquences, de la dépendance d'un fait à l'égard d'un autre ; c'est par elle qu'à partir de ce que nous pouvons produire présentement, nous savons comment produire quelque chose d'autre si nous le voulons, ou une chose semblable une autrefois » (T. Hobbes, 1999, p.43).

Malheureusement, si l'homme reste attaché à la prudence, il va être emprisonné dans le présent de l'expérience. Mais grâce au langage et à sa capacité d'agencer les choses, l'homme peut, par sa science vivre le futur qui n'est pas encore, et être capable de produire d'autres choses artificielles :

« Ainsi les hommes appellent *futur* ce qui est conséquent à ce qui est présent. Voilà comment le souvenir devient une prévoyance des choses à venir, c'est-à-dire nous donne l'attente ou la présomption de ce qui doit arriver. » (Hobbes, 2002, p. 24).

La pensée du futur nous permet sans doute de nous dégager de l'expérience. Car c'est la pensée du futur même qui nous distingue des bêtes. Cette pensée du futur nous distingue des bêtes parce qu'elle nous offre la possibilité, par la connaissance des liaisons nécessaires sous l'égide d'une méthode rigoureuse, de penser ce qui n'est pas encore. Car la capacité d'inventer le langage ne servirait à rien sans cette méthode. Il faut donc pour qu'il ait science une exigence interne dans le discours scientifique. L'usage de la science n'est pas seulement de vérifier l'exactitude des définitions initiales, des prémisses, mais de partir de celle-ci pour analyser les conséquences. Pour Hobbes, on sait que les registres des faits s'opposent, comme non philosophiques ou non scientifiques, aux

registres des démonstrations, ces dernières étant vraies même si elles sont conditionnelles, c'est-à-dire si elles reposent sur des prémisses dont elles ne produisent pas la démonstration, mais seulement la possibilité. En d'autres termes, la science hobbesienne en tant que telle commence où finit l'histoire, qu'elle soit histoire naturelle ou histoire civile, et quelle que soit par ailleurs l'utilité de l'histoire (Hobbes, 2002, p. 79). Elle est une suite de syllogisme à partir de définitions ou principes de démonstration. Ces principes à leur tour sont de deux sortes : ou bien ce sont les propositions premières dans le système axiomatique qu'elle définissent – et dans ce cas elles produisent leur objet comme dans la géométrie, et la science est « parfaite », homogène en son champ – ou bien ce sont les hypothèses portant sur les causes possibles des effets observés empiriquement : en ce cas elles sont obtenues par régression ou dissolution des phénomènes observés jusqu'à leurs éléments les plus simples et fonctionnent ensuite comme principes à partir desquels la totalité des phénomènes peut être restitué démonstrativement par méthode compositive, sans plus dépendre de la connaissance empirique, de sorte qu'on retrouve le modèle épistémologique « euclidien » (Y. C. Zarka et Bernhardt, 1990, p. 197). Il apparaît que l'expérience ne permet pas d'aboutir à une science véritable.

Mais si l'expérience ne nous permet pas d'accéder à elle seule à la véritable science du politique, qu'en est-il des sciences physiques ou sciences de la nature ? quels liens peut-on établir entre les sciences de la nature et la science politique ?

2. Science de la nature et science politique

Le projet de Hobbes étant une interrogation sur la souveraineté et sur ses fondements, il est donc question de construire une théorie de modèles permettant de reconstituer la formation des sociétés. D'entrée de jeu, dans sa recherche des origines de la souveraineté et du pouvoir, Hobbes exclut de la politique tout droit divin, tout ordre naturel. Du coup, il s'oppose aux sciences de la Nature, de la métaphysique et de la religion. Car, pour lui, ces sciences sont mystérieuses puisque nous ne pouvons posséder une connaissance exacte des causes premières, c'est-à-dire de Dieu. Nous ne savons pas qui est Dieu, comment a-t-il pu fabriquer son monde, et pourquoi l'a-t-il conçu ? Autrement dit, c'est lui seul qui a la réponse à toutes ces questions. Il est, dans ces conditions, le seul à pouvoir maîtriser

ses œuvres. L'ordre de la nature va donc nous rester toujours plus ou moins étranger. Les sciences de la nature ne peuvent donc nous permettre une maîtrise absolue de ce dont nous ne connaissons pas la cause. Les sciences de la nature ne nous permettront pas, dans ces conditions, de fonder une science véritable. Mais dans quelle mesure les sciences de la nature peuvent-elles nous conduire à une science véritable et à une science politique rigoureuse ?

En effet, si seul Dieu, créateur de son propre monde, est capable de le maîtriser, alors cela nous amène à comprendre que nous aussi nous ne pouvons avoir de maîtrise que sur nos propres créatures. Notre science ne peut maîtriser que nos inventions. Dans une telle perspective, la science politique doit être totalement une œuvre de l'homme portée sur les œuvres de l'homme. L'Etat doit être une production de l'homme, c'est-à-dire un produit de son art : « la nature, cet art par lequel Dieu a produit le monde et le gouverne, est imité par l'art de l'homme en ceci comme en beaucoup d'autres choses, qu'un tel art peut produire un animal artificiel » (T. Hobbes, 1999, p.5). D'ailleurs l'homme se définit, chez Hobbes, principalement comme producteur, comme cause des choses artificielles.

C'est dans ces conditions que nous aurons une parfaite connaissance de nos productions car l'homme ne connaît véritablement que ses propres productions, librement décidées. Il a la maîtrise du comment et même du pourquoi de sa créature, c'est-à-dire de l'Etat. Les fins de notre créature doivent également être à notre avantage. L'homme ne cherchant que les meilleures conditions d'existence. Dans une telle perspective, les fins de la politique ne doivent être que le bien-être et la sécurité de tous.

Il apparaît clairement que dans une mise en place d'une science politique, la matière de cette science ainsi que son artisan, ne peuvent être que l'homme en tant qu'individu. La pensée théorique est donc avant tout perçue par Hobbes comme une production de l'homme. La politique ne peut être une science que dans la mesure où, comme la géométrie, ses principes sont construits, fabriqués par l'homme : « l'art de l'homme...peut produire un animal artificiel » (T. Hobbes, 1999, p.5) : le corps politique ou Etat. De la même manière que seul Dieu connaît les causes premières de ses créatures, de même l'homme, créateur des choses

artificielles (le corps politique, la société), connaît bien les causes de sa production.

Les sciences de la nature après nous avoir renseigné sur le fait que l'on n'a de maîtrise que sur sa propre créature, elles nous apprennent aussi sur leur objet d'étude. Elles ont pour objet les corps physiques, c'est-à-dire les sciences de la nature travaillent sur les corps, elles ont pour objet les corps naturels.

Nous devons donc comprendre que tout comme les sciences physiques qui ont pour objet d'étude les corps, de même la science politique doit avoir un objet d'étude, à savoir le corps politique, l'Etat. La science politique aura donc pour objet le corps politique, c'est-à-dire un corps artificiel. Les deux sciences n'ont certes pas les mêmes objets même si toutes les deux travaillent sur des corps. L'une travaille sur les corps naturels et l'autre sur les corps artificiels, l'Etat et la société. Nous retrouvons cette coupure à l'intérieur du domaine des corps au tableau du chapitre neuf (9) du *Léviathan* (T. Hobbes, 1999, p. 79). Les corps politiques sont le produit d'une activité humaine libre, et non le simple développement de l'activité naturelle et mécanique des corps humains. Ce n'est donc pas comme être naturel que l'homme construit librement des corps politiques, mais comme être capable de production autonome.

Ce chapitre indique que la science politique ou philosophie civile est une branche autonome des sciences, opposée à l'ensemble des sciences naturelles (ou philosophie naturelle). La science politique étudie les conséquences des actions des corps politiques, qui sont « des actions volontaires des hommes » (Hobbes, 1999, p. 79). Alors que les sciences naturelles étudient les conséquences des actions des corps naturel, qui se réduit à « l'histoire des faits, ou effets, de la nature, indépendants de la volonté humaine ; telle est l'histoire des métaux, des plantes, des animaux, des régions et ainsi de suite » (Hobbes, 1999, p. 79). De ce fait, la science politique est une science autonome, ayant un objet spécifique : les corps « artificiels » (politiques), et non les corps « naturels ».

Si la science politique est, par opposition aux science naturelles, une science des corps artificiels, totalement construits et produits librement par l'homme, c'est justement parce que l'homme n'est pas un animal enclin

à obéir et à se soumettre à un autre homme. De ce point de vue, l'homme ne peut être, par nature, un animal social. Il ne peut l'être que par sa volonté. Si donc Hobbes est conduit à faire de la politique une science autonome, c'est justement parce que l'étude de l'homme montre qu'il est animal particulier parce que libre.

Comme on le constate, les sciences naturelles ne nous apprennent qu'à comprendre le fonctionnement du monde : d'abord, en nous apprenant que l'on ne maîtrise que ce dont il est producteur ; ensuite, en nous révélant le domaine de l'étude qui est ici les corps. Donc, tout comme dans le domaine de l'étude des sciences physiques il y a nécessité d'un objet d'étude (les corps naturels), de même dans le domaine de la science politique, il y a nécessité d'un objet d'étude, le corps politique. Malheureusement, le problème des sciences de la nature c'est qu'elles ne prennent pas en compte l'autre dimension importante de l'être humain, à savoir la liberté. Elle se contentent de l'aspect mécanique des choses et passent sous silence la question fondamentale de la liberté de l'homme. Elles ne peuvent donc pas nous permettre de connaître profondément l'être humain. Elles ne peuvent de ce point de vue nous assurer une véritable science politique.

Ainsi, la science de la nature tout comme l'expérience ne peuvent nous conduire à elles seules à une science politique véritable. Il faut qu'elles soient accompagnées d'une méthode rigoureuse.

3. Les conditions de possibilité d'une science politique

Selon Hobbes, pour aborder l'étude de la science politique, il existe une seule voie : celle capable de concilier une « auto-connaissance de la nature humaine et l'emploi d'une méthode rigoureuse, à l'imitation des méthodes physiques et mathématiques » (https://extra.u-picardie.fr/outilscurapp/medias/resvues/7/picard_al.pdf, p. 22). Cette méthode existait depuis Euclide et Galilée. Il suffit donc de l'appliquer au champ politique. L'application d'une méthode rigoureuse à l'étude des corps politiques conduit en effet à, davantage, autonomiser le discours politique.

De Galilée, nous apprenons en effet que toute argumentation, tout discours doit se conformer au courant rationnel s'il veut se faire entendre.

Cela veut dire que le discours politique, la science politique doit se fonder essentiellement sur la raison humaine et rien d'autre. De même depuis Euclide, nous disposons d'un modèle rigoureux de raisonnement : la géométrie et les mathématiques. Les mathématiques constituent en effet un modèle par le type d'enchaînement des raisonnements. Elles ne s'occupent proprement pas des fins, mais des propriétés et des rapports. Elles sont révélatrices de vérité dans leur contenu et dans leur forme. Les mathématiques sont donc un modèle de raisonnement pour aboutir à la vérité. Elles écartent tout ce qui est étranger au contenu des définitions, aux prémisses. Les idées doivent s'enchaîner, comme en mathématique, par une causalité interne et non externe. Nous sommes capables de parvenir au même résultat dans le domaine de la « science » politique. Il suffisait d'appliquer cette méthode mathématique à la politique. Pour Hobbes, il n'y a donc pas de choix. Il faut adopter le modèle des mathématiques. Celui-ci est, aux yeux de Hobbes, la seule méthode valable pour une science politique véritable.

Il apparaît clairement, dans ces conditions, que la science politique ne pourrait reposer sur une simple expérience de la nature humaine. Car, comme nous l'avons vu, l'expérience n'est pas un principe de vérité. Elle ne peut jouer qu'un rôle auxiliaire : elle peut seulement nous orienter vers la vérité, à condition d'employer aussi une méthode rigoureuse, de type mathématique, « seule méthode permettant de démasquer et de dévoiler les erreurs et d'établir des vérités fondées » (https://extra.u-picardie.fr/outilscurapp/medias/resvues/7/picard_al.pdf, p. 20). Or, la science politique en tant qu'elle doit être une science rigoureuse, doit présenter des vérités certaines, des « principes », des « théorèmes ». Une fois mise sur pieds, la science politique sera l'instrument qui règlera définitivement le problème du pouvoir dans la mesure où ses conclusions feront taire les vaines spéculations.

Hobbes finit par tirer la leçon que si les hommes sont en état de guerre, c'est pour deux raisons : d'une part, parce que les hommes ne se connaissent pas eux-mêmes, et, d'autre part, parce qu'ils n'ont pas, jusqu'ici, appliqué une méthode rigoureuse à la régulation de leurs rapports politiques :

« L'art d'établir et de maintenir les républiques, nous dit Hobbes, repose, comme l'arithmétique et la géométrie, sur des règles déterminées ; et non, comme le jeu de paume sur la seule pratique. Mais ces règles, les pauvres n'ont pas le loisir de les découvrir ; quant à ceux qui auraient ce loisir, il leur a manqué pour cela jusqu'à présent, soit la curiosité, soit la méthode » (Hobbes, 1999, pp. 219-220).

Conclusion

Il ne s'agit donc pas pour Hobbes, contrairement à ce qu'on pensait, de construire une science politique à l'image des sciences naturelles. Son projet ne vise pas à faire de la politique une science au même titre que la physique ou l'histoire. Les sciences physiques et l'histoire ne peuvent être qu'un moyen préparatoire pour l'avènement de la vraie science. Elles ne sont qu'une forme de présience à la science politique dont rêve Hobbes. La connaissance historique immédiate hors du champ des structures raisonnables n'a aucune efficacité. Elle ne peut non plus fournir d'éléments favorables pour une construction inductive. Aussi, les sciences physiques, parce que limitées à la mécanique des objets, ne peuvent permettre aux hommes de se connaître eux-mêmes. Pour cette raison, ni les sciences physiques ni l'histoire ne peuvent parvenir à construire une science politique capable de mettre fin aux désordres des Etats.

Pour mettre fin aux guerres que vivent les Etats, il n'y a qu'une solution, d'abord les hommes doivent apprendre à se connaître eux-mêmes mais aussi et surtout appliquer une méthode rigoureuse à la régulation de leurs relations.

Bibliographie

DILTHEY Wilhelm, (1995), *Œuvres*, t. 1 : *Critique de la raison historique. Introduction aux sciences de l'esprit* (1883) et autres textes, trad. Paris, Cerf

DUPRET Baudouin, **FERRIE Jean-Noël**, (2010), « l'idée d'une science sociale et sa relation à la science politique », in Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Revue française de science politique », 6 Vol. 60 | pages 1159 à 1172

HOBBS Thomas, (1999), *Leviathan*, Paris, Dalloz,

HOBBS Thomas, (2002), *De la Nature Humaine*, trad. D'Holbach, Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi Courriel :

jmt_sociologue@videotron.ca

Site web : <http://pages.infinit.net/sociojmt>, Édition complétée le 18 mars 2002 à Chicoutimi, Québec.

HUSSERL Edmund, (1913), *Les Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique*, trad. par Paul Ricoeur, Paris, Gallimard

MONTESQUIEU, (2013), *De l'esprit des lois*, Paris, GF-Flammarion

PICARD Jean-Luc, **RANGEON François**, **VASSEUR Jean-François**, *L'idée de science politique chez Thomas HOBBS*, https://extra.u-picardie.fr/outilscurapp/medias/revues/7/picardie_al/pdf

S/D de BERTHELOT Jean-Michel, (2012), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF

S/D de ZARKA Yves Charles et BERNHARDT Jean, (1990), *Thomas Hobbes : philosophie première, théorie de la science et politique*, Paris, PUF